

Si je pouvais croire que ma nature d'homme est fondamentalement différente de la nature des pierres, des arbres, des animaux, des nuages, des astres, alors par amour pour cette nature, je n'oserais plus tailler une pierre par peur de l'endommager, ni transformer le paysage des dunes en paysage d'architecture, ni faire fonctionner mon chalumeau supersonique dont le bruit effraye les oiseaux, ni m'imaginer des sculptures aériennes qui risqueraient de perturber les nuages.

Pierre SZEKELY

# création littéraire et nature

Par Georges-Emmanuel CLANCIER, directeur des programmes à l'O.R.T.F.



SEPTMONTS — PHOTO D. DAUCHEZ

Notre pays, très centralisé, a concentré création artistique et création littéraire à Paris, alors que, pendant des siècles, et jusqu'à ces dernières décennies, une grande partie de la population française voyait le jour en province.

Or, comme le remarquait le professeur Debré, l'adulte est formé par l'enfant qu'il a été, et cela est encore plus vrai de l'artiste et de l'écrivain. Création artistique et création littéraire sont donc véritablement conditionnées par l'enfance quelle que soit ensuite la vie de l'artiste ou de l'écrivain, et les divergences qu'il pourra prendre par rapport à ses premières années enfantines.

C'est sans doute en fonction de ces sources provinciales que dans notre littérature, et d'abord dans notre langue mater-

nelle — matériau des œuvres futures —, la place accordée à la nature est si grande.

Les conditions sociales, historiques, géographiques, pendant très longtemps, et presque encore de nos jours, ont ainsi assuré dans les œuvres littéraires une importance évidente au vocabulaire et aux images de la nature.

Notre peuple a été, dans sa majorité, composé de paysans, d'artisans villageois, de bûcherons, de chasseurs, de pêcheurs, de marins : sa familiarité avec les travaux, les jeux, les événements, les saisons, les paysages des champs, des chemins, des forêts, des plaines, des montagnes, des fleuves ou de la mer s'est donc largement reflétée dans la littérature, que celle-ci soit œuvre savante des écrivains ou des poètes, ou qu'elle demeure d'origine populaire.

De même à l'extrême diversité de la géographie française répond une grande variété dans l'expression littéraire. On a parlé parfois de notre littérature comme d'une littérature des « coteaux modérés » ; c'est vrai, mais en partie seulement, car il est aussi une littérature française des rivages de la mer, des montagnes, des cimes et des forêts.

Si nous considérons la chanson populaire en France, nous la voyons pleine d'arbres, d'oiseaux, de prés, de chemins, de sentiers. Cela est vrai aussi bien des chansons d'amour que des chansons de travaux : chansons de labour, de cueillette, de moisson, de vendange.

Et si nous prenons la poésie, que ce soit celle de la langue d'Oc, de Bernard de Ventadour à Albert Pestour, ou que ce soit la poésie de la langue française du haut-moyen âge jusqu'à Eluard, comment ne pas être frappé par le nombre de mots qui, dans les poèmes, relèvent de la nature ; et au-delà des mots, par l'importance capitale des images, des métaphores, des mouvements de langage qui sont transposition des rapports de l'homme avec la nature (du mouvement de l'homme qui marche sur un chemin, de l'homme qui rêve au contact de la nature, en regardant par exemple les formes toujours recommencées des nuages dans le ciel, ou qui se composent à partir de la vision d'un arbre).

C'est ainsi que naît toute une sensibilité. Bien sûr, la littérature n'est pas quelque chose de seulement spontanée ; il est bien vrai qu'elle transforme profondément la vision que l'homme peut avoir de la nature qui l'environne, mais il n'en reste pas moins qu'au-delà et qu'en deçà des écoles littéraires, il y a une sensibilité réelle à la nature qui irrigue toute notre poésie, que cette nature soit celle d'un horizon familial rural, ou qu'elle soit, de plus en plus, perçue à la dimension cosmique.

Le courant populaire inspiré par la nature va des chansons anciennes et des fabliaux au roman paysan ou villageois du siècle dernier. On retrouve encore aujourd'hui ce rapport quotidien de l'homme avec un horizon familier de bourgs, de champs ou de forêts, dans des récits comme ceux de Giono, d'Henri Bosco, d'André Dhôtel, de Maurice Genevoix, de Marcel Arland. De même certains poètes modernes comme Maurice Fombeure ou Jean Follain nous donnent des œuvres marquées par cette familiarité quasi artisanale avec la nature française.

Il y a, par ailleurs, tout un courant romantique (et quand je dis romantique, je ne fais pas seulement allusion au romantisme du dix-neuvième siècle), qui tend à exalter une soif de liberté liée à une certaine image de la nature non encore civilisée, non encore dominée par l'homme et souvent affectée par lui d'un symbolisme maternel comme il en allait, par exemple, chez Jean-Jacques Rousseau.

A ce propos, je noterai qu'il peut y avoir un lien fructueux entre la notion de langue maternelle et celle de nature fraternelle.

Lorsque l'enfant peut faire l'apprentissage de sa langue maternelle en contact avec la nature, il me semble bénéficier d'un potentiel d'harmonisation future de son être plus grand que si ses conditions de vie le maintiennent à l'écart de la nature.

Ma fille, qui est à la fois poète et institutrice d'école maternelle, me fait part — et j'en suis toujours ravi — des expériences qu'elle constate ou qu'elle suscite parmi ses tout petits écoliers.

L'année dernière, dans une école maternelle de l'île Saint-Louis, elle avait vu un jour, au début du printemps, les enfants se précipiter à la récréation autour des quelques arbres encagés et grillagés dans la cour de l'école ; elle se demandait pourquoi ces enfants demeuraient, l'air fascinés, accroupis autour des grilles au pied des arbres. C'est tout simplement parce qu'ils avaient remarqué que des graines venaient de germer et poussaient à travers le sol pauvre entouré de bitume, donnant quelques brins d'herbe. Lorsqu'elle les interrogea, ils lui montrèrent ces brins d'herbe et lui dirent : « Voyez, Mademoiselle, ce sont des trésors ! ». De même, elle avait demandé à ces enfants de l'île Saint-Louis de dessiner celle-ci. Elle avait été étonnée de voir qu'aucun dessin ne faisait allusion finalement à l'île Saint-Louis. La plupart étaient rayés de grands traits de couleur parmi des taches bleues. Interrogés, les enfants disaient que les traits colorés représentaient des palmiers, et le bleu : l'eau. « C'est la Seine ? » « Non, c'est la mer », disaient les enfants. Il y avait ainsi, semble-t-il, le besoin d'une nature plus vaste que la nature citadine qui se trouvait révélé par cette première création artistique des enfants.

Si nous revenons à notre littérature française, nous remarquons qu'à l'encontre de la tendance romantique ouverte sur la nature, il existe un courant « classique » qui, de même qu'il appelle l'homme à se dominer, à se maîtriser dans l'expression de ses sentiments et de ses passions, paraît réduire, refréner les images de la nature dans la création littéraire.

Au seuil de l'ère moderne, l'immense poète qui allie en lui-même classicisme et romantisme, Charles Baudelaire, illustre contradictoirement cette double tendance par rapport à la nature. Dans ses écrits intimes, il fustige la nature, rejette et condamne tout mouvement instinctif et naturel de l'homme ; de même dans certains poèmes, il chante la ville moderne ; c'est pourtant lui encore qui associe magnifiquement à la nature ses « correspondances » poétiques ; lui qui, poète citadin par excellence, maudit une certaine idée de la civilisation, du progrès technique, et nous rappelle,



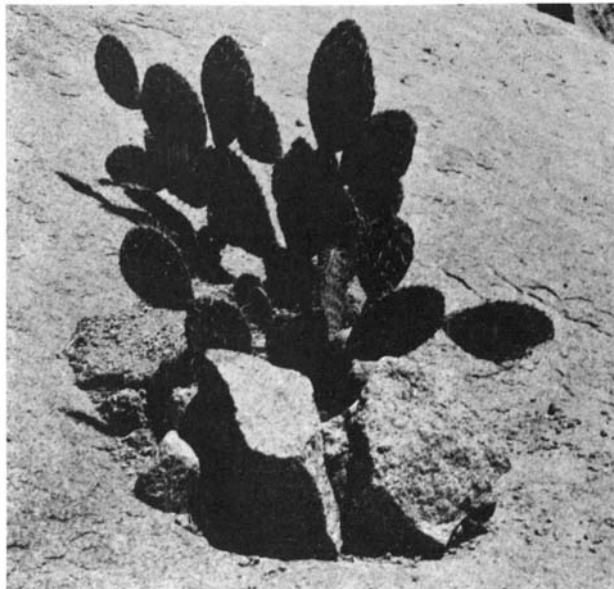
L'ARBRE — DESSINS D'ENFANTS DE 4 ANS — PARIS

profondément, combien nous sommes habités par la nature, et comment, autour de nous, elle constitue une sorte de langage.

Le futur poète est d'abord un enfant que les mots ont frappé, que les mots ont enchanté, et un grand nombre de ceux-ci impliquent une image de la nature découverte dans l'enfant. Lorsque Saint-John Perse ou Léopold Sedar Sen-

ghor emploient le mot « arbre », l'image correspondante en eux n'est pas la même que celle du poète né en France qui associe au mot « arbre » une vision qu'il a retenue de son enfance, et qui était dominée par les chênes et les châtaigniers, par exemple.

Il y a un rapport extrêmement profond et substantiel entre le langage de l'adulte et les images de nature perçues pen-



MAROC - CACTUS — PHOTO BECHMANN

dant l'enfance ; ensuite, peut-être, ces images sont-elles plus ou moins effacées en chacun de nous, mais dans la création littéraire elles retrouvent tout leur potentiel qui est contenu dans chacun des mots que nous employons.

Dans la littérature française contemporaine, il est vrai que certaines tendances se sont éloignées de la nature. Au début de ce siècle, une exaltation parfois un peu naïve mais parfois triomphante et parfois très riche de poésie a donné naissance à des œuvres littéraires qui se voulaient exaltation de la ville, exaltation de la machine, exaltation de l'homme nouveau enivré des pouvoirs de sa science. Beaucoup plus récemment, une école de romanciers écarte presque constamment les images de la nature, comme elle écarte d'ailleurs les images de l'homme. Cette littérature qui se veut littérature de l'objet et refuse le personnage, l'histoire, le récit d'une aventure, me semble très caractérisée par sa coupure profonde avec le monde naturel.

Je pense que l'art, finalement, est une sorte de témoignage sismographique qui accentue les phénomènes peut-être pas encore perçus par les contemporains, et que l'artiste, souvent, dans ce qu'il a de meilleur, souligne et accentue à l'avance ce qui marquera profondément son temps.

C'est pourquoi je me demande si cette littérature de l'objet qui se déshumanise, ne fait pas succéder à la mort de Dieu proclamée par Nietzsche une certaine « mort » de l'homme. Mais, il ne faudrait pas croire que cette tendance recouvre l'ensemble de la création littéraire. En fait, la création littéraire française, et la création artistique en général, empruntent des voies multiples, et de nos jours, il existe bien des œuvres, bien des romans, bien des poèmes qui sont encore nourris, et pour longtemps je l'espère, d'images de la nature et peut-être dans la mesure même où la nature autour de nous se trouve menacée et dégradée.

Je ne crois pas du tout que l'on puisse refuser la civilisation industrielle et son évolution ; mais ce que l'on peut refuser ou ce que l'on peut tenter de modifier, c'est une certaine incohérence de cette évolution. Dans la mesure même où la nature autour de nous se trouve dégradée et menacée par une certaine incohérence dans la rapidité même de l'essor des techniques et des industries, se trouve peut-être renforcé le besoin, dans la création littéraire et dans la création artistique, d'images qui soient elles-mêmes des métamorphoses d'images d'abord nées au contact de la nature, liées à toutes les formes de l'espace et à une certaine notion de liberté tributaire elle-même de l'espace naturel.

Lorsque Gaston Bachelard a consacré ses études et ses analyses à ce qu'il appelait les rêveries de la matière, lorsqu'il s'attachait à voir comment fonctionnent en nous une certaine imagination nourrie d'images issues elles-mêmes

de notre perception des éléments, de notre thématique onirique de l'eau, de la terre, de l'air ou du feu, il a touché là à un processus essentiel de la création littéraire.

J'avais noté, avant d'entendre le bel exposé du professeur Debré au cours des Journées Aménagement et Nature de 1970 (et ce qu'il disait des rythmes biologiques m'a donc évidemment très conforté dans ma pensée) combien les correspondances biologiques et psychiques de notre être avec le rythme des jours et des nuits, avec le rythme aussi du flux et du reflux marin ou avec le rythme des saisons, combien cette appartenance de notre être au cosmos et à la nature me semblaient capitales dans les premières instances de la création artistique et littéraire, même si le créateur littéraire ou artistique n'en a pas une conscience réfléchie.

Lorsque je veillais à Montréal, sous la direction de Robert Bordaz, aux activités culturelles du Pavillon de la France à l'Exposition Universelle, je me souviens d'entretiens que j'eus avec des urbanistes, des architectes ; on avançait l'hypothèse qu'un jour pourrait venir où, pourquoi pas, on pourrait revêtir de matière plastique toute une immense cité dans laquelle la presque totalité de la population d'une nation serait condensée. On pourrait élever au-dessus de cette cité une sphère ou une demi-sphère translucide dont l'intérieur sera climatisé et, ainsi, la vie de l'homme sous cette sphère serait totalement transformée, « agréablement » transformée si on considère comme agréable d'éviter au maximum toutes les agressivités du milieu naturel (c'est-à-dire qu'on pourrait supprimer l'effet des saisons aussi bien que le rythme du jour et de la nuit) ! Je me demande ce que deviendrait, et si même elle subsisterait, la possibilité de création artistique et de création littéraire, pour les enfants qui naîtraient dans une telle ville, qui serait vraiment La Ville, incarnation du triomphe presque total de l'homme par rapport à la nature.

mais peut-être n'est-il point besoin d'imaginer une hypothèse aussi radicale pour mesurer la nécessité pour la création littéraire de se référer à la nature. Si venaient à s'aggraver encore la dégradation, la souillure constante de la nature (destruction, mutilation de sites naturels, pollution de l'air et de l'eau, marée noire, etc.) ne verrait-on pas l'homme

chercher désespérément l'image d'une nature disparue, non plus autour de lui, mais à travers les évocations nostalgiques de la nature qu'auraient gardées les créations littéraires et artistiques ?

Il est vrai aussi qu'il existe une création littéraire et une création artistique qui peuvent se nourrir d'images totalement empruntées à un monde non naturel au sens large du terme ; une littérature du bitume, du caniveau, voire de l'égout, et je ne nie pas qu'il puisse y avoir une grandeur dans cette littérature, mais je me demande si de telles œuvres ne traduisent pas une nostalgie camouflée, ne renvoient pas secrètement à un certain monde perdu qui n'est plus représenté en elles mais qui est appelé par sa négation même, comme la nuit appelle le jour.

Pour terminer, je voudrais formuler un souhait : dans la mesure où la création littéraire, dans sa genèse, se trouve liée à la nature, il me paraîtrait juste et bénéfique de situer certains fruits de la création littéraire au cœur même de la nature.

Les sculptures modernes ne sont jamais aussi belles et, me semble-t-il, aussi nécessaires que dans le cadre d'une prairie ou dans celui d'une forêt. J'aimerais qu'un jour on étendît au domaine littéraire cette expérience (on l'a fait pour les villes, timidement, par exemple au Palais de Chaillot lorsqu'on y a inscrit quelques formules lapidaires de Paul Valéry). Que ne voit-on dans les parcs, les forêts, ou en bordure des routes qui épousent harmonieusement la forme du paysage et sont le symbole même de l'alliance de l'homme et de la nature, plutôt que des panneaux publicitaires, s'inscrire tel ou tel vers ou telle strophe de poètes comme René Char, Francis Ponge, Tardieu, Guillevic ou André Frénaud, aussi bien que de poètes comme Ronsard, Chénier, Hugo ou Rimbaud ?

Même si les milliers de flâneurs ou d'automobilistes qui passeraient là et qui verraient ces inscriptions n'avaient jamais entendu parler de ces poètes, ce voisinage d'un langage créateur et de la nature serait pour leur esprit et pour leur sensibilité une double incitation à découvrir ou à redécouvrir exaltées l'une par l'autre, la nature essentielle de la poésie, et la poésie de la nature.

G.-E. CLANCIER



PHOTO V. DAUCHEZ

**Bon gré, mal gré, nous sommes solidaires de la nature ; nous subissons le contre-coup de tous les dommages qui lui sont infligés ; et chaque fois que nous lui portons atteinte c'est, à nous-mêmes que nous faisons offense.**

**Mais cette puissante raison, liée à l'instinct de conservation, n'est pas seule à nous intimer de défendre la nature. Celle-ci doit être défendue aussi parce qu'elle représente pour le naturaliste un merveilleux sujet d'études et de réflexions, un réservoir inépuisable de connaissances fondamentales. Enfin, elle doit être défendue simplement parce qu'elle est elle, la nature, c'est-à-dire, pour tout le monde une source d'émotion, de satisfaction affective, de poésie et de rêve parce qu'elle est un refuge nécessaire contre les rigueurs et les servitudes de la civilisation mécanicienne.**

**Jean ROSTAND.**